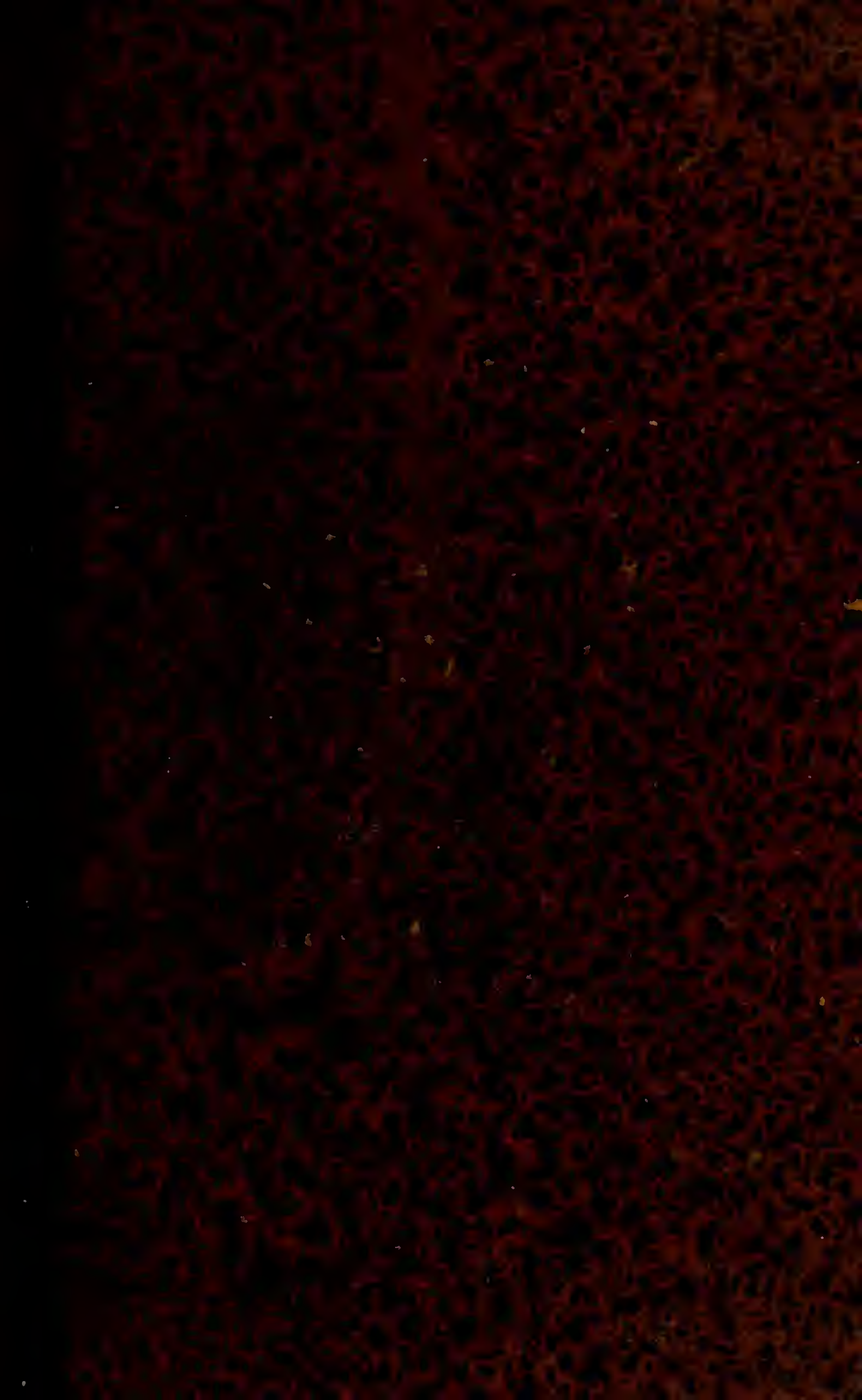


HAUTEROCHE, Noel LE BRETON, Sieur de

[Larousse]

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

PAR HAUTEROCHE.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N° 477.

AN DIX. (1801.)

PERSONNAGES.

LISIDOR, père de Géralde.
GÉRALDE, amant d'Alcine.
MIROBOLAN, médecin, père d'Alcine.
FÉLIANTE, mère d'Alcine.
DORINE, servante de Féliante.
MARIN, valet de Lisidor.
CRISPIN, valet de Géralde.
LISE, servante.
GRAND-SIMON.



La Scène est à Paris.

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans la rue.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

QUOI Monsieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

IISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier, et pour cet effet j'ai envoyé mon fils à Bourges, sous prétexte d'étudier encore quelque tems la jurisprudence.

MARIN.

Suffit; mais peut-on vous demander comment se nomme celle que vous voulez épouser?

LISIDOR.

C'est Alcine.

MARIN.

Quoi! la fille de monsieur le médecin Mirobolan?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, Monsieur, cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, et serait plus propre pour monsieur votre fils, que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils se marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, Monsieur, pensez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le dessein d'épouser Alcine?

LISIDOR.

Comment ! si j'y pense ? Oui, oui j'y pense, et fortement. Elle est belle, elle est sage, elle est jeune, elle est spirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne sont pas communes.

MARIN.

Eh ! ce sont toutes ces belles qualités qui devraient vous empêcher d'y songer ; car, à dire le vrai, toutes ces choses ne s'accordent guères bien avec un vieillard.

LISIDOR.

Eh ! je ne suis point tant vieux.

MARIN.

Non-dà ; si nous étions au tems où les hommes vivaient sept ou huit cents ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent ; mais dans celui où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carrière.

LISIDOR.

Mais soixante ans.....

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez pour le moins douze ou quatorze de plus ; car je me souviens que l'autre jour le bon-homme Pyrante, buvant avec vous le petit coup, disait qu'il en avait soixant-six, que vous étiez en philosophie, qu'il n'était encore qu'en cinquième, et qu'à la tragédie du collège il jouait le Cupidon quand vous représentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne sait ce qu'il dit là-dessus ; il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'ils ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part ; aussi bien, comme on dit, il n'est que pour les chevaux, Monsieur, mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que monsieur Mirobolan, et que Féliante sa femme vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant là ? Quand on n'a qu'une fille unique, et qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître d'elle de petits poupons. Mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie... Et maintenant que la cour des aides est supprimée.....

LISIDOR.

Ce n'est pas là ton affaire, et je sais bien ce que je fais : quand elle sera ma femme nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la soit jamais.

LISIDOR.

Et moi j'en suis ſort assuré. Mirobolan est un homme de parole ; il me l'a promise de lui à moi.

MARIN.

C'est quelque chose que cela ; mais vous savez que Féliante est une maîtresse ſemme ; et si je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chausse.

LISIDOR.

Je sais qu'elle est un peu ſière, mais les avantages que je ſerai à sa ſille, adouciront cette ſierté ; et puis, un mari est toujours le maître de sa ſemme.

MARIN.

Toujours ! Ma ſoi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, et qui voudraient de tout leur cœur que vous eussiez dit vrai.

SCENE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Mais, voilà monsieur Mirobolan qui sort de chez lui.

MIROBOLAN.

Ah ! c'est donc vous, monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

A votre service. Je venais pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire, monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

Eh ! là de ce que vous savez.

MIROBOLAN.

Quoi, monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble.

MIROBOLAN.

Quand, monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

Eh ! plusieurs ſois.

MIROBOLAN.

Où, monsieur Lisidor ?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur Lisidor.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de mademoiselle votre fille, et de moi.

MIROBOLAN.

Ah ! ce n'est que cela, monsieur Lisidor. Je croyais que c'était tout autre chose : touchez-là. Vous savez la parole que je vous ai donnée ; vous n'avez qu'à choisir le jour, soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR,

Je vous suis obligé ; mais avez-vous pris la peine d'en parler à madame votre chère moitié ?

MIROBOLAN.

Non, mais je vous réponds de son consentement, elle est soumise à nos volontés ; et puis, je saurai bien la réduire, si elle faisait la difficile. Je suis le maître, une fois, monsieur Lisidor ; et nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrais bien qu'elle eut soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurai résolu ; je lui ferais bien voir que son cheval ne serait qu'une bête, monsieur Lisidor. Mais grâce au ciel, je n'en suis point à la peine ; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous et moi lui portions les premières paroles ; c'est une bienséance que je dois observer en son endroit, et vous savez que le sexe est jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers ; et pour cet effet, je vais la faire venir.

(*Il entre.*)

SCENE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Eh bien, Marin ! Qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, et j'en suis fort aise, à cause de monsieur votre beau-père.

SCENE IV.

FÉLIANTE, MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ma femme, voilà notre bon ami, monsieur Lisidor.

FÉLIANTE.

Ah ! je suis sa servante, et je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas à Lisidor.*

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grâce.

LISIDOR, *bas.*

C'est à vous à commencer; après je continuerai.

MIROBOLAN, *bas.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *bas.*

Point du tout. D'ailleurs, la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN, *bas.*

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *bas.*

Je l'ai fait en votre endroit; et vous devez, avant que je lui parle, la disposer.....

FÉLIANTE.

Au moins dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, et le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami monsieur Lisidor, qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE

Et pour qui ?

LISIDOR.

Pour moi, Madame, mais à des conditions qui, peut-être, ne vous seront pas désagréables. Sans doute que mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage : mais, Madame, quand vous saurez que je lui fais de grands avantages, que je la prends sans que vous déboursiez un sol, et que monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grâce.

(*Mirobolan, Féliante, Lisidor, Marin.*)

FÉLIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables ; mais votre âge, Monsieur, ne convient point avec celui de ma fille ; pour éviter les disgrâces qui pourraient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné sa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois ; mais, selon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion ; car sans doute il aurait été de mon sentiment.

LISIDOR.

Monsieur, vous savez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE.

Je crois encore un coup, qu'il vous l'a promise ; mais il peut vous la dépromettre ; car sûrement il n'en sera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet. Parlez ; ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage ?

MIROBOLAN, *hésitant*

Eh !..... Tout cela est vrai.

FÉLIANTE.

Eh ! bien, s'il vous l'a promise, je ne vous l'ai pas promise, moi, et c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme.....

FÉLIANTE.

Eh, mon dieu, laissez-moi parler, je sais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudrait......

FÉLIANTE.

Il faudrait ne pas promettre si facilement. Encore une fois, il n'en sera rien, et vos raisons ne peuvent être que très-mauvaises sur ce chapitre. Adieu, Monsieur ; mettez-vous en tête que ma fille est ma fille, que vous ne l'aurez jamais ; que c'est moi qui vous le dis, qui suis votre très-humble servante.

SCENE V.

MARIN, MIROBOLAN, LISIDOR.

MARIN, *à Mirobolan.*

Monsieur !

MIROBOLAN.

Que veux-tu ?

MARIN.

Je suis le maître, une fois; et nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison. Je voudrais bien qu'elle eût soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurais résolu, je lui ferai bien voir que son cheval ne serait qu'une bête, monsieur Lisidor. Mais, grâce au ciel, je n'en suis point à la peine; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

En effet, Marin a raison; et ce sont les discours que vous me teniez avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN.

Il est vrai, mais il faut se donner un peu de patience: il ne faut pas toujours s'emporter d'abord, l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou..... Allez, laissez-moi faire.

MARIN.

Fort bien, laissez faire à Monsieur, il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme qu'à celles du mari. Vous voyez clairement qu'elle seule est le maître et la maîtresse.

MIROBOLAN.

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non, mais je sais que vous venez d'être furieusemens repousé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît, qui croyez-vous qui soit le maître, de vous ou de madame votre femme?

MIROBOLAN.

C'est moi.

MARIN.

Oui-dà, en paroles, mais non pas en effets.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effets de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah! Monsieur, je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous: (*à Lisidor.*) Monsieur, encore une fois..... suffit, adieu.

SCENE VI.

MARIN, LISIDOR.

MARIN.

Oh diable! c'est fort bien dit. Monsieur, vous ne devez point

prétendre d'épouser mademoiselle Alcine ; car cette mère impérieuse et opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il est habile médecin, grand astrologue, grand devin; mais chez lui il n'est pas toujours le maître : ainsi vous ne devez point faire de fond sur ses promesses.

SCENE VII.

MARIN, LISIDOR, CRISPIN.

LISIDOR.

Mais ne vois-je pas Crispin ?

MARIN.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

CRISPIN.

Ah ! Monsieur, serviteur. Bonjour, Marin.

MARIN.

Bonjour.

LISIDOR.

Qui t'amène en cette ville ?

CRISPIN.

C'est Monsieur votre fils qui m'y a envoyé en diligence. Aussi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, et tu devrais avoir une charge de messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé ?

CRISPIN.

Monsieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR, *lisant.*

« Monsieur mon père,

» Je vous écris lundi par Crispin, qui partira mardi, pour » arriver mercredi; vous recevrez ma lettre jeudi, vous me » ferez réponse vendredi, sinon je pars samedi pour vous laver » la tête dimanche.

» Autre chose ne puis vous mander, sinon qu'on me voit » le cul de tous les côtés ».

Je ne reconnais pas là le style ni l'écriture de mon fils. Est-ce que tu te railles de moi ?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je vous demande excuse. Vous saurez que j'ai perdu en chemin la lettre de mon maître, et que

j'ai fait écrire celle-ci dans un village par un paysan ; mais enfin je sais bien qu'il vous demande de l'argent, et qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Eh ! je suis satisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Est-ce toi qui l'as dictée au paysan ?

CRISPIN.

Oui-dà, c'est moi ; qu'en veux-tu dire ?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau discur, et le grand esprit ; mais morbleu, apprends que j'en sais plus que toi.

MARIN.

Oh ! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu, veux-tu te battre à coups de poing ? tu verras si... (*Ils ont l'air de vouloir se jeter l'un sur l'autre, tandis qu'ils balotent Lisidor, et lui donnent tour-à-tour des coups de pieds dans le derrière.*)

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un et l'autre.

CRISPIN.

Mais aussi, Monsieur, il fait toujours l'entendu, et croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah ! je te le cède.

LISIDOR.

Encore une fois qu'on se taise. Mais Crispin, depuis quatre mois a-t-il dissipé son argent et ses habits, comme tu dis ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur ; si cela n'était pas je ne voudrais pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu vîte. Mais va te reposer au logis, je te parlerai tantôt ; j'ai à présent une affaire qui me presse. Allons, suis moi, Marin. (*Crispin courant après lui, lui donne du pied au derrière, Marin le rend sur-le-champ à Lisidor, qui se tourne devant lui.*)

SCENE VIII.

CRISPIN, *seul.*

Parbleu ; il semble à ce visage qu'il n'y a que lui qui sache quelque chose. Morbleu, quand il voudra se gourmer, on lui fera voir si l'on n'en sait pas autant que lui, et même davantage. Mais allons au logis du bon homme Lisidor, afin que nous ayons de l'argent ; mon maître en a grand besoin ; les dépenses qu'il fait chaque jour.... Mais je le vois, il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre, il pourrait me maltraiter.

SCENE IX.

GERALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

Que fais-tu là, dis-moi ?

CRISPIN.

Rien, Monsieur.

GÉRALDE.

Quoi ? depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon père ?

CRISPIN.

Non, Monsieur ; mais je l'ai rencontré dans la rue, et notre affaire est faite.

GÉRALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, et j'ai dit que vous aviez besoin d'argent, bref qu'il vous en fallait.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu ?

CRISPIN.

Rien, sinon que j'allasse l'attendre au logis, et qu'il parlerait tantôt à moi, et que pour à présent il allait en ville pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé sur ma conduite ?

CRISPIN.

Fort peu ; mais je crois que tantôt il n'y manquera pas, et c'est où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde, au moins....

CRISPIN.

Eh, laissez-moi faire ; nous ne sommes pas si sots que nous sommes mal habillés. Il me croit bien plus niais que je ne suis.

GÉRALDE.

Défie toi de Marin sur-tout, car tu sais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guères de lui. Parbleu, à cause qu'il sait lire et écrire, et que je ne sais rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi savant que lui. J'ai bien pensé lui donner sur le nez tantôt.

GÉRALDE.

Il était donc avec mon père ?

CRISPIN.

Oui-dà, et voulait déjà raisonner ; mais nous l'avons relancé.... Allez, reposez-vous sur moi : vous savez que je ne suis pas beau diseur, mais que je fais les choses quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes sorti ?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avait quelque chose à me faire savoir, et que je me trouvasse autour du logis de derrière.... Que dois-je faire en cette occasion, cher Crispin ?

CRISPIN.

De quoi s'avise ce vieux reître, de devenir amoureux à soixante et quatorze ans ? C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouse. Ayons seulement de l'argent ; et puis, nous lui taillerons bien de la besogne. Voyez le vieux pénard ! il lui faut des filles de dix-huit ans pour le réjouir ! Il n'est pas vraiment dégoûté : il le prend bien, il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Crispin ?

CRISPIN.

Tâcher de parler à elle en particulier, et là vous résoudrez toutes les affaires ; elle vous donnera des moyens...

GÉRALDE.

Viens, je vais lui écrire une lettre, que tu feras ensorte de donner à Dorine, quand elles seront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre père.

LISIDOR.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller. (*Géralde donne un coup de pied dans le derrière à Crispin, qui se sauve.*)

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe dans une salle de la maison de M. Mirobolan, dans laquelle est posée la table de dissection.

SCENE PREMIERE.

MIROBOLAN, *seul.*

DORINE, Dorine? holà, Dorine?

SCENE II.

DORINE, MIROBOLAN.

DORINE, *sortant.*

Monsieur?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monsieur, pourquoi choisir cet appartement? Les autres fois vous les fites dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il est vrai; mais ma femme a voulu que je prisse ce logis de derrière, afin que celui de devant fut plus libre; je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car outre que nous serons plus en notre particulier, le jardin qui sépare ces deux logis, la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occasions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'est jamais d'accord avec les autres, et qui, pour soutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, Monsieur, tous tant que vous êtes de médecins, vous n'êtes guères d'accord ensemble : votre science est bien incertaine, et vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois, mais ce n'est pas la faute de la médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce soit la faute des médecins, puisque ce n'est pas celle de la médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'est pas là ton affaire.

DORINE.

Non, mais je puis en dire mon sentiment; et puis, ce n'est pas mon affaire aujourd'hui, cela sera quelque jour en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien, mais laissons ce chapitre, et songe à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, et à le faire mettre dans la cave; car je ne commencerai que demain à travailler: cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'espère pas grand chose.

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine voulait faire tout ce que je lui dirais, elle aurait un peu de tendresse pour moi, et certainement elle n'en serait point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles pensées, ayant une femme aussi bien faite que vous en avez une? Il me semble que cela n'est pas raisonnable, et que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'est une étrange chose que d'être obligé de ne manger que d'un pain; l'on s'ennuie à la fin.

DORINE.

Si madame votre femme en voulait faire de même, qu'en diriez-vous?

MIROBOLAN.

Oh! ce n'est pas la même chose. La gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes; mais la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne crois pas que là-dessus les hommes ayent plus de privilége que les femmes, et qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseraient entreprendre.

MIROBOLAN.

La loi a voulu que cela fut ainsi.

DORINE.

Il fallait que cela fut tout au contraire. Ceux qui ont établi cette loi étaient des ignorans; car il y a des ignorans en loi aussi bien qu'en médecine.

MIROBOLAN.

La loi a été faite par des gens qui en savaient plus que vous. Allez, allez, Dorine, arranger votre salle, et ne vous mêlez point de choses auxquelles vous n'entendez rien.

DORINE.

Mais je vois bien que vous m'en donnez à garder: je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette loi. Allez voir vos malades, et me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine.

SCENE III.

DORINE, *seule.*

Sans adieu, Monsieur. Voyez un peu le gaillard! il n'y aurait qu'à le laisser aller, il ferait les plus belles choses du monde! C'est bien étrange que ces chiens d'hommes ne sauraient se contenter de leurs femmes; il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, et que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat, nous verrons....

SCENE IV.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Ah! Crispin, que veux-tu?

CRISPIN.

Comme je rôdais autour d'ici; pour voir si je pourrais te donner cette lettre, j'ai vu sortir monsieur Mirobolan, et en même tems je suis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en sûreté, je vais fermer celle-ci. (*Ils ferment chacun une porte.*) Eh bien! qui envoye cette lettre?

CRISPIN.

Mon maître, qui se désespère de ce qu'Alcine lui a dit tantôt, touchant le mariage de son père et d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrais plus que personne : tu n'aurais pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage?

CRISPIN.

Mais ne parlons point là-dessus davantage, Monsieur vaut bien Madame.

DORINE.

Impudent.

CRISPIN.

Et Madame vaut bien Monsieur.

DORINE.

A la bonne heure.

CRISPIN.

Dis-moi, d'où vient que tu étais ici avec monsieur Mirobolan?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu; et comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnait de le faire ajuster au plutôt. Maintenant, il faut que ton maître prenne d'autres mesures pour parler à notre demoiselle; car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avaient. Donne-moi cette lettre, je vais faire ensorte de la donner, et d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens, va vîte.

SCENE V.

MIROBOLAN, *dehors*. DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

Holà, holà, Dorine? qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon dieu! que ferai-je? c'est nótre maître.

CRISPIN.

Ah! jarni, je voudrais être bien loin.

SCENE VI.

MIROBOLAN et FELIANTE, *dehors;* DORINE, CRISPIN.

FELIANTE, *frappant à l'autre porte.*

Oh! Dorine, ouvre moi.

DORINE.

Ah! voilà bien encore pis! C'est notre maîtresse.

CRISPIN.

Eh! c'est le diable.

MIROBOLAN, *refrappant:*

Qu'on m'ouvre donc; Dorine?

DORINE.

Je suis perdue.

CRISPIN.

C'est fait de moi.

DORINE.

Crispin, mets toi toute étendu sur cette table, je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais....

DORINE.

Mais ne raisonne point, fais ce que je te dis.

(*Crispin se met sur la table. Cette manière de se jeter sur la table doit être faite très-lestement, et Dorine ouvre à Mirobolan.*)

MIROBOLAN, *passant vîte.*

Tu me fais bien attendre; j'ai oublié quelque chose là-haut qu'il faut que j'aille chercher promptement.

(*Il entre dans une porte proche celle par où Feliante sort: Dorine ouvre cependant à Feliante.*)

SCENE VII.

CRISPIN, *sur la table.* FELIANTE, DORINE.

FELIANTE.

D'ou vient que tu te fais tant appeler?

DORINE.

J'étais occupée à recevoir ce corps, et je ne vous ai entendue que cette fois.

FELIANTE.

Que je plains ce pauvre malheureux! il a la mine d'avoir été beau garçon.

SCENE VIII.

DORINE, MIROBOLAN, FELIANTE, CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *repassant.*

Ma femme, que faites vous ici ?

FELIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

SCENE IX.

DORINE, FELIANTE, CRISPIN, *sur la table.*

FELIANTE.

Dorine, prends le soin de bien accommoder tout ceci ; pour moi je m'en vais au plutôt, car je n'aime point à voir de tels objets, cela cause toujours des pensées funestes.

DORINE.

Allez, allez, Madame, je ferai tout ce qui sera nécessaire.
(*Elle referme les portes.*)

SCENE X.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Eh, bien, Crispin, mon invention n'a-t-elle pas réussi ?

CRISPIN.

Fort bien, et nous en sommes quittes à fort bon marché ; mais je sors au plutôt, pour éviter un nouvel embarras. Peut-être que si je demeurais davantage...

SCENE XI.

DORINE, CRISPIN, MIROBOLAN.

MIROBOLAN, *dehors, frappe.*

Dorine, Dorine ? ouvre, ouvre moi.

DORINE.

Ah ! remets toi promptement en la même posture, c'est encore notre Monsieur.

CRISPIN, *se remettant sur la table.*

Le diable l'emporte. (*Dorine r'ouvre.*)

SCENE XII.

DORINE, MIROBOLAN, CRISPIN, *sur la table.*

MIROBOLAN, *entrant.*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin ; certaines pilules que j'ai promises... Mais, que vous-je la, Dorine ?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : il était déjà ici quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien, mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE.

Ils ont dit qu'on aurait le soin de les rendre.

MIROBOLAN, *le tâte.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t-en me quérir mes bistouris qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé, cela sera un trop grand embarras ; et d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais, s'il en vient à mourir quelqu'un, cependant ?

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute ; car s'il doit mourir dans si peu de tems, ma visite ne lui servirait pas de grande chose.

DORINE.

Mais un remède à propos.....

MIROBOLAN.

Va seulement, et m'apporte un paquet de cordes, et des cloux que tu trouveras tous proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, et les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur pour la sanguification.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu comme je le voudrais ; attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puisque vous le voulez. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

MIROBOLAN, CRISPIN *sur la table.*

MIROBOLAN, *regardant Crispin.*

Il n'a pas mauvaise mine ; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les règles de la métoposcopie et de la physionomie sont fausses, ou il devait être pendu. (*Il le déboutonne.*) Ah! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale, et à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage xiphoïde jusqu'aux os pubis. Le cœur lui bat encore! Ah! s'il y avait ici de mes confrères, particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferais bien voir, par sa systole et diastole, le mouvement de la circulation du sang.

SCENE XIV.

DORINE, MIROBOLAN, CRISPIN, *sur la table.*

DORINE, *ayant écouté.*

Je ne saurais trouver tous vos affuteaux ; et d'ailleurs, Madame m'a dit de vous avertir qu'on était venu vous demander, avec grand empressement, de chez M. le Baron.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Ah! puisque ma femme le veut, il faut donc y aller. Dorine, fais porter ce corps à la cave.

DORINE, *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

SCENE XV.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *se relevant.*

Et moi, sans m'amuser à raisonner, je sors au plus vîte.

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment diable! où je veux aller? laisse-moi sortir. Quoi! tu vas froidement quérir les bistouris, et tous ses brimborions

pour me tailler en pièces, et tu veux que je demeure? tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que quand je suis sortie pour aller chercher ses ferremens, ç'a été dans la pensée de les cacher, de sorte qu'il ne pût les trouver; et c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh, c'était fort bien fait. Aussi je m'étonnais, moi qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement.....

DORINE.

Je n'avais garde d'y consentir. Mais attends moi ici, je vais tâcher de donner cette lettre, et d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler; je vais t'attendre dans la rue, là je ne craindrai point messieurs les bistouris. Pour moi, il me semble, par la peur que j'ai eue, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Va, mais sur-tout ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasserai point d'attendre, quand je serai hors d'ici.
(*Il va pour sortir.*)

SCENE XVI.

DORINE, CRISPIN, LISE, *dehors.*

CRISPIN. (*Comme il veut sortir, Lise frappe à la porte.*)
Ah! voici bien encore le diable! D'abord qu'on ouvrira la porte, je m'en fuis.

DORINE.

Garde-t-en bien, tu gâterais tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoiqu'il puisse arriver. S'il avait quelques bistouris dans sa poche...

DORINE.

Ecoute, je vais te quérir là-haut une robe de médecin, tu diras qu'ayant su qu'il devait faire une dissection, tu venais pour lui rendre visite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave. (*On heurte encore.*)

CRISPIN.

Va, j'aime encore mieux faire le médecin que le pendu.

(Dorine sort.)

SCENE XVII.

CRISPIN, LISE, *dehors.*

CRISPIN.

Il faut payer d'effronterie : du moins, sous cet habit, je ne courrai point risque d'être taillé ou d'être battu.

SCENE XVIII.

CRISPIN, DORINE, LISE, *dehors.*

DORINE, *revenant.*

Tiens, mets promptement, que j'ouvre.

(Lise frappe encore.)

CRISPIN, *s'habillant.*

Parbleu, attends que je sois habillé. *(A Dorine.)* Ah! çà; quand je paraîtrais ignorant, il y a tant de médecins qui le sont.

DORINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Me voilà fort bien. Ouvre.

SCENE XIX.

CRISPIN, LISE, DORINE, *ayant ouvert la porte.*

LISE, *entrant.*

Monsieur le médecin est-il ici?

DORINE.

Non.

LISE.

Le voilà. Pourquoi me le céler?

DORINE.

Que lui voulez-vous?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN, *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi?

(Dorine, Crispin, Lise.)

LISE.

Monsieur, vous saurez que ma maîtresse a perdu un petit chien, qu'elle aime éperdument, qu'elle s'en désespère, et

qu'elle en met la faute sur moi. Or, comme on m'a dit que vous savez l'art de deviner, aussi bien que la médecine...

CRISPIN.

Je suis aussi savant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il est perdu ?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure ?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il ?

LISE.

Blanc et noir, et il a la queue en trompette.

CRISPIN, *faisant semblant de rêver.*

C'est assez.

LISE, *à Dorine.*

Oh! le brave homme, il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ecoutez. Il y a deux jours ?

Dorine, Crispin, Lise.

LISE.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures.

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc et noir, et la queue en trompette ?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN, *après avoir rêvé.*

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules !

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien ?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules ?

CRISPIN.

Les premières venues de chez l'apothicaire.

LISE.

Mais, Monsieur....

CRISPIN.

Mais, il ne faut pas tant raisonner, faites seulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre ?

CRISPIN.

Trois.

LISE, *lui donnant un écu blanc.*

C'est assez ; si je trouve mon chien, par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne sera pas la faute du remède.

LISE.

Je vous crois. Adieu, Monsieur.

CRISPIN.

Adieu.

(*Lise sort.*)

SCENE XX.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *après avoir refermé la porte.*

Eh bien! Crispin, tu n'as pas eu plutôt l'habit de médecin sur le corps, que tu as reçu la pièce blanche.

CRISPIN.

Diantre! je vois bien que c'est un bon métier. Sans savoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent ; et on ne court point de risque comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules pour retrouver un chien perdu !

CRISPIN.

Que diable voulais-tu que j'ordonnasse, moi qui ne sais ni

lire, ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je sache? Les pilules se sont présentées, et j'en ai ordonné. J'ôte cet habit pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

SCENE XXI.

DORINE, CRISPIN, GRAND-SIMON, *frappant en dehors.*

DORINE.

On heurte, rajuste-toi.

CRISPIN.

Encore! je crains bien que ce ne soit ton maître.

DORINE, *allant ouvrir.*

Qu'importe, il s'en faut tirer.

SCENE XXII.

CRISPIN, DORINE, GRAND-SIMON.

GRAND-SIMON.

Monsieur Mirobolan est-il ici?

CRISPIN.

Pourquoi?

GRAND-SIMON.

Je voudrais lui parler.

DORINE.

De quelle part?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous?

GRAND-SIMON.

Je suis un homme que vous ne connaissez pas.

DORINE.

Je sais. Monsieur Mirobolan vous connaît-il?

GRAND-SIMON.

Non, ni moi lui.

DORINE.

Le voilà, mais il faut lui demander s'il a le tems de vous parler.

CRISPIN, *faisant le grave.*

Que veut-on?

DORINE.

C'est Monsieur, qui voudrait vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, et qu'il fasse promptement.

(Dorine, Crispin, Grand-Simon.)

GRAND-SIMON.

Monsieur. Or, vous saurez que je m'appelle Grand-Simon, que je suis d'une demi-lieu d'ici : je vous payerai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON, *après quelques révérences.*

Or, Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort savant en médecine, et sur-tout en l'art de devination. Or, vous saurez que sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis résolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN.

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Vous saurez donc que j'aime une fille dans notre village. Or comme il y a un certain drôle qui va quelquefois chez elle, je voudrais bien savoir de vous si elle m'aime comme elle dit, et si je l'épouserai; car, à vous dire la vérité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite.

GRAND-SIMON.

Elle est grande, brune, et camuse.

CRISPIN.

Grande, brune, et camuse?

GRAND-SIMON.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules? Mais il me semble que les pilules ne sont bonnes que pour purger les gens, et non pas pour.....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reste, c'est une science qui vous est inconnue. Si vous étiez savant, et que vous sussiez le latin, je vous ferais voir des choses.....

GRAND-SIMON.

Monsieur, je sais le latin, car je suis le magister de notre village.

CRISPIN.

Vous savez le latin?

GRAND-SIMON.

Oui, Monsieur.

CRIPIN.

Eh bien! tant mieux pour vous. Encore un coup faites ce que je vous dis, et adieu ; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Combien en faut-il prendre ?

CRISPIN.

Un picotin, à cause de votre taille.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la chose réussit. . . . .

CRISPIN.

Je vous entends, c'est assez.

GRAND-SIMON, *à part.*

Ces hommes savans ont toujours je ne sais quoi de brusque. Adieu, Monsieur.

CRISPIN.

Serviteur. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

DORINE, CRISPIN.

DORINE, *ayant refermé la porte.*

Un écu d'or, et un écu blanc en si peu de tems ! moi qui t'ai fait médecin, tu devrais m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire, nous en mangerons de bons gobets ensemble : pour à présent. . . . .

SCENE XXIV

DORINE, CRISPIN, MIROBOLAN, *dehors.*

(*Mirobolan heurte à la porte.*)

DORINE,

On heurte, voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu, je commence à m'en lasser.

SCENE XXV.

CRISPIN, MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN, *entrant.*

Dorine as-tu songé.....

CRISPIN, *à lui-même.*

Ah! voici bien le diable.

DORINE.

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la cave; et voilà un de vos confrères, qui, ayant appris que vous devez faire une dissection, est venu pour vous voir.

MIROBOLAN, *après plusieurs révérences.*
Dorine, Crispin, Mirobolan.

Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître, vous y serez toujours le bien reçu; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grâce de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit discours qui, je crois, ne sera pas fort commun.

CRISPIN.

Ah! Monsieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de monsieur Mirobolan est une réputation qui..... dans les choses..... fait enfin..... que..... je n'y manquerai pas.

MIROBOLAN.

Monsieur, je voudrais vous demander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît, j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous saurez que ce malade a eu la fièvre quarte, tierce et continue, enfin nous l'avons tiré de-là.

CRISPIN.

Cela est bien heureux.

MIROBOLAN.

Mais il lui reste une chose qui m'inquiète grandement pour lui; car outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc.

CRISPIN.

Tant mieux.

MIROBOLAN.

Non vraiment, et c'est à mon sens un très-mauvais signe, parce que *a pituita alba, aqua inter cutem supervenit,* nous dit Hypocrate; c'est, comme vous savez, ce que les Grecs appellent leucophegmatia. Si donc, selon Hypocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudrait lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accident ne lui survint,

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil, vous êtes un homme qui... oui... car... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement, je serai fort aise de savoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde, je sais trop.....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'ai agis sans façon; je ne suis pas de ces messieurs qui ne chérissent que leurs opinions, et qui plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez, je vous écoute.

DORINE, *bas à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais, Monsieur, dépêchez-vous, car j'ai plus d'une affaire.

CRISPIN.

Oui, elle a affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sais pas si..... quand.... là-dessus.... ou.... la.....

MIROBOLAN.

Hom?

CRISPIN.

Des pilules....

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules, ce serait ruiner les parties, qui sont déjà fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh! je ne dis pas cela; je dis... que des pilules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt.

MIROBOLAN.

Oh! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez Monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur.

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe comme au premier acte

SCENE PREMIERE.

GERALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

EH bien, Monsieur, que dites-vous de mes aventures?

GERALDE.

Je dis qu'elles sont particulières.

CRISPIN.

Pendu, médecin, des cordes, des bistoris, des cloux, des pilules, des... Parbleu, en voilà très-bien.

GERALDE.

Il est vrai, qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, Monsieur?

GERALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu, je ne veux point aller me faire bistouriser, ou bien recevoir quelques coups de bâton, vous y pouvez aller vous-même.

GERALDE.

Il est vrai que je le puis; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour; car si monsieur Mirobolan venait à me rencontrer, il ne manquerait pas d'avertir mon père des choses qui se passent. Pour toi, tu ne hasardes rien, il ne te connaît pas.

CRISPIN.

Je hasarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps; car de la manière que j'ai ouï parler monsieur Mirobolan, de cloux, de cordes, de bistouris, un médecin n'a non plus pitié d'un homme qu'un avocat d'un écu.

GERALDE.

Il faut pourtant, mon cher Crispin, y retourner encore une fois. Aussi, tu dois croire que quand je serai en pouvoir, je reconnaîtrai tous les bons services que tu me rends.

CRISPIN.

Oh ! je n'en doute pas ; mais au moins dites moi la raison qui vous oblige à m'y renvoyer.

GERALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté.
« J'ai quantité de choses à vous mander, mais je n'ai pas le
» tems de vous écrire. Pour avoir celui de vous faire ce mot,
» il a fallu se servir de plusieurs stratagêmes. Envoyez tantôt
» Crispin, je ferai mes efforts pour lui donner une lettre, qui
» vous instruira de tout. » ALCINE.

Eh bien ! tu vois, Crispin.....

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais, si monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu sous mon habit, et qui m'a envisagé sous l'habit de médecin, vient à me reconnaître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé ? hem ?

GERALDR.

Il est vrai que cela est embarassant ; mais, mon cher Crispin, il faut hasarder quelque chose pour ton maître. Cherche, invente quelque chose pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Ecoûtez, faites moi avoir une robe de médecin, j'aime mieux paraître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu : du reste je m'en tirerai comme je pourrai, j'en suis tantôt sorti par les pilules, j'en sortirai par quelque autre remède.

GERALDE.

Je vais de ce pas à la friperie pour avoir ce que tu demande : cependant va-t-en chez mon père pour recevoir l'argent qu'il t'a promis, car nous en aurons grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, Monsieur, apprenez-moi seulement en latin : je suis médecin.

Crispin, Geralde.

GERALDE.

Volontiers : MEDICUS SUM.

CRISPIN.

MEDICUS SUM ? MEDICUS SUM.

GERALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit : adieu. Allez vous-en songer à l'habit, et moi je vais chez le bon homme.

SCENE II.

CRISPIN, *seul.*

MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'est une belle chose que de savoir le latin. Il faut repasser souvent ces mots, de peur de les oublier. MEDICUM SUS... MEDICUS SUM. Ah! m'y voilà, allons nous-en chez le bon homme Lisidor. Mais je le vois qui vient ici.

SCENE III.

MARIN, LISIDOR, CRISPIN.

LISIDOR.

Que fais-tu en ce lieu?

CRISPIN.

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenais.

LISIDOR

Où est ton maître? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande! il est à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne?

LISIDOR.

Oui-dà. Dis-moi; où loge-t-il à Bourges?

CRISPIN.

Eh! il loge proche les écoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue?

CRISPIN.

La rue?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN

On la nomme..... on la nomme..... Vous y avez été devant moi, vous le savez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus; il y a des pendards de noms dans cette ville, qui sont si difficiles à retenir, que je ne saurais les mettre dans ma cervelle, et puis je ne m'en soucie guères. A quoi bon s'embrelicoquer l'esprit de ces bâtards de noms, quand on est logé, on est logé,

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN.

Morbleu, tais-toi! ou bien..... vois-tu jarni! Enfin.....

LISIDOR.

Patience.....

CRISPIN.

C'est que je ne veux pas qu'il se mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR.

Tais-toi. Que fait ton maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie, puis il a souvent à dîner et à souper des gens avec qui il parle latin comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent comme s'ils voulaient s'arracher le blanc des yeux; après ils s'appaisent en buvant chacun cinq ou six coups.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal. Mais cependant trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il était en cette ville, et qu'on l'y avait vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit en a menti, et je le soutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la vérité, je n'en parlerai point. Il est ici?

CRISPIN.

Je ne le confesserai point, car cela n'est point vrai.

LISIDOR.

Oh! je sais bien que si, moi; et si tu déguises davantage...

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaîra, mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN.

Monsieur, quittez-là cet impertinent, il vous mettrait en colère sans raison.

CRISPIN.

Impertinent! morbleu! tu en a menti; il faut t'en faire tâter tout du long, et tout du large. (*Ils veulent se battre.*)

MARIN.

Viens, viens, que je t'ajuste de toutes pièces.

LISIDOR, *les séparant avec son bâton.*

Coquins, si vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah! morbleu, c'en est trop. Crispin, puisque ton maître n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges, et de lui dire que quand il m'aura fait savoir son adresse, je lui ferai tenir de l'argent par un banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, Monsieur.....

LISIDOR.

Point de réponse davantage; n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sais bien ce que je ferai.

LISIDOR

Que feras-tu?

CRISPIN, *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu?

CRISPIN.

Eh! pourquoi me battrez-vous?

LISIDOR.

Parce que tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un factoton, et qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, *levant son bâton.*

Je te donnerai.....

CRISPIN.

Donnez pour voir, vous verrez si je ne lui rendrai pas.

LISIDOR.

Ah! morbleu, je n'en puis plus souffrir. (*Lisidor voulant frapper Crispin de son bâton, Crispin baisse la tête, ce qui fait que Lisibor tombe, et Crispin va donner un coup de poing à Marin, qui tombe de l'autre côté, et cependant Crispin s'enfuit.*)

SCENE IV.

MARIN, LISIDOR.

MARIN.

Ah! le traître. Je crois qu'il m'a estropié de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN *se relevant.*

Eh ! Monsieur, j'aurai besoin qu'on me relevât moi-même.

LISIDOR *se relevant aidé de Marin.*

Le coquin, il le payera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois qne j'ai la mendibule démise.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup ?

MARIN.

De toute sa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir si monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi, Monsieur, vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit, à votre nez, qu'il n'en sera jamais rien ?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis. Vois s'il est au logis.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.*

Holà ?

SCENE V.

DORINE, MARIN, LISIDOR.

DORINE.

Qui est-ce ?

MARIN.

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE.

Non. Qui le demande ?

LISIDOR.

C'est moi, ma chère.

(*Dorine, Lisidor, Marin.*)

DORINE.

Il n'y est pas : voulez-vous parler à Madame ? elle est là-haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chère enfant, si tu pouvais, par tes soins la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je ferais.....!

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage ! que diantre en feriez-vous à l'âge où vous êtes ?

LISIDOR.

Eh ! j'en ferais.....

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez vous autre chose à me dire ? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chère, dis à monsieur Mirobolan que son ami Lisidor était venu pour le voir, et que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant.

DORINE.

Adieu, Monsieur, je n'y manquerai pas. Ce bon homme est-il fou de prétendre épouser une fille de dix-huit ans ? Il faut avouer que quand la vieillesse se met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeunesse.

SCENE VI.

DORINE, CRISPIN, *en habit de médecin.*

CRISPIN, *sortant.*

Chez moi, chez moi ; là, vous dis-je, je vous répondrai de bonne sorte.

DORINE.

Qu'as-tu Crispin ? et d'où vient que tu es habillé de cette manière ?

CRISPIN.

Deux visages que j'ai rencontré, qui m'ont dit qu'ils étudiaient en médecine, et qui m'ont demandé mon sentiment sur la trans... la.. la... la .. transconfusion du sang. Ils m'ont quasi fait devenir sourd à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit ?

CRISPIN.

Que diable sais-je, moi ? une bête sur une autre... L'artère... le sang littéral..... artérial Un tuyau par où entre le sang......

une bête morte, l'autre qui ne vaut guère mieux... Le mauvais sang répandu..... le bon dans les veines de l'autre bête..... Enfin, le diable les emporte avec tout leur raisonnement.

DORINE.

Tu devais leur ordonner des pilules.

CRISPIN.

J'aurais voulu de tout mon cœur qu'ils en eussent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, *riant.*

Mais pourquoi as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ai pris pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, et pour.....

SCENE VII.

LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR, *revenant.*

Ma chère Dorine, j'avais oublié de te donner cette bague ; mais je veux recouvrer.....

CRISPIN, *se tournant de l'autre côté.*

Ah !.....

Marin, Lisidor, Dorine, Crispin.

MARIN.

Monsieur, si je ne me trompe, voilà Crispin habillé en robe longue.

LISIDOR.

Que fais-tu ici avec cet habit ?

Marin, Lisidor, Crispin, Dorine.

CRISPIN, *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi ? Avez-vous quelque maladie secrète ? Dites, en l'absence de monsieur Mirobolan, je pourrais vous donner quelque bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin ! nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin !

LISIDOR.

Oui, coquin ?

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM.

LISIDOR.

Toi, médecin ?

CRISPIN.

Oui, médecin, et vous êtes un impertinent. ARACA LOSTOVI, BARITONOVAI, FORLUTUM TRANSCONFUSIONA. . . . Si vous étiez raisonnable, je vous parlerais de la transconfusion, mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton; je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE, *à Crispin.*

Monsieur, entrez au logis pour y attendre notre maître, et laissez-là ces extravagans.

CRISPIN. *rentrant avec Dorine.*

Il est vrai que je ferai mieux.

SCENE VIII.

MARIN, LISIDOR.

MARIN.

Monsieur, je doute que ce soit Crispin, car il parle latin.

LISIDOR.

C'est assurément lui-même; je me doute de quelque fourberie, et je veux entrer là-dedans pour en être éclairci. (*Il frappe à la porte.*)

SCENE IX.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *revenant.*

Que demandez-vous, Monsieur? est-ce que vous voulez quéreller encore cet honnête hommo qui est chez nous?

LISIDOR.

C'est un fripon de valet.....

DORINE.

Cela n'est pas vrai, c'est un des confrères de notre maître, et vous avez mauvaise grâce de parler de la sorte. Je m'en plaindrai tantôt à.....

SCENE X.

DORINE, MARIN, MIROBOLAN, LISIDOR.

MIROBOLAN, *sortant.*

Je vous soutiens que cela n'est pas possible, et que cette opinion est extravagante.

LISIDOR.

Monsieur.....

MIROBOLAN.

Il faut penser bien creux, pour imaginer une chose si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur, je veux.....

MIROBOLAN.

Il faut, sans doute, que cette vision vienne d'un homme qui avait la fièvre chaude.

DORINE *va au-devant de M. Mirobolan, et le fait tomber.*

Marin, Lisidor, Dorine, Mirobolan.

Qu'avez-vous, Monsieur, et qui vous oblige à vous emporter de la sorte?

MIROBOLAN.

Impertinente qui a pensé faire casser le cou à un des principaux membres de la médecine.

SCENE XI.

MARIN, LISIDOR, LISE, DORINE, MIROBOLAN.

LISE, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Le voilà. *(A part.)* Elle vient fort à propos.

Marin, Lisidor, Lise, Mirobolan, Dorine.

MIROBOLAN.

Que me voulez-vous?

LISE.

Je voudrais que vous fussiez pendu. M'avoir ordonné des pilules, qui m'ont pensé faire mourir!

MIROBOLAN.

Moi!

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs. Vous ordonnez souvent les choses à tort et à travers. Allons, prends, et rencontre si tu peux. Des pilules pour retrouver un chien perdu!

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez, je ne vous ai jamais vue.

LISE.

Jamais! ne vous ai-je pas tantôt donné un écu blanc ?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti, et...

SCENE XII.

MARIN, LISIDOR, GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, DORINE.

GRAND-SIMON.

Ah! si je rencontre ce monsieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement sa gamme.

LISE.

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous soyez un grand ignorant, une grande bête, d'ordonner des pilules pour savoir si l'on est aimé d'une fille! et moi bien fou de les avoir prises! Elles m'ont quasi envoyé en l'autre monde, et je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou, de me parler de la sorte. Je ne vous connais point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu d'or ?

LISE.

Il va tout nier, comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux Petites-Maisons, car vous êtes des foux.

GRAND-SIMON.

Morbleu, tu en as menti, je ne suis point fou; trève à de tels discours, car je pourrai bien te donner de ma houssine sur les oreilles.

LISE.

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! c'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille quérir un commissaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille, je l'attends.

LISE.

Et moi aussi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces messieurs tueront les gens, et qu'ils auront encore raison.

SCENE VIII.

MARIN, LISIDOR, GRAND-SIMON, FELIANTE, CRISPIN, MIROBOLAN, LISE, DORINE.

CRISPIN, *sortant de la maison de M. Mirobolan.*

Mais, Madame...

FÉLIANTE.

Mais, Monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le tems qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FÉLIANTE.

Je sais ce qu'il faut que je croye; mais encore un coup, vous n'avez que faire chez moi quand mon mari n'y sera pas.

LISE, *à Simon.*

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

Marin, Féliante, Grand-Simon, Lisidor.

GRAND-SIMON.

Parbleu, c'est le médecin qui m'a pensé faire créver. Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

Crispin, Lise, Mirobolan, Dorine.

LISE.

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR, *le prenant au colet.*

Ah! coquin, je te tiens à présent.

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM.

Crispin, Mirobolan, Lise, Dorine.

MIROBOLAN.

Messieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confrères de la sorte: on doit lui laisser conter ses raisons.

LISIDOR.

C'est le valet de mon fils.

LISE.

C'est le médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin, réponds donc à toutes ces choses.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, il ne vous faut plus rien déguiser; votre fils n'a point sorti de Paris, à cause de l'amour qu'il a pour la fille de monsieur Mirobolan. Elle l'aime passionnément; enfin ils s'aiment tous deux, et m'ont fait jouer plusieurs personnages pour les servir dans leurs amours.

FÉLIANTE.

Ma fille aime ton maître!

CRISPIN.

Oui, Madame, et fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'est quelque chose; mais pour le père, il ne doit jamais espérer d'épouser ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeait à nous faire prendre des pilules? Cela pouvait-il servir de quelque chose pour les amours de ton maître?

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclaircirai dans un autre tems.

MIROBOLAN.

Vous voyez bien que vous me blâmiez sans raison. Mais faites-moi la grâce de revenir une autre fois, je vous promets de vous contenter d'une façon ou d'autre.

LISE.

J'y consens; mais n'y manquez donc pas.

(*Elle sort.*)

GRAND-SIMON.

J'y consens aussi; mais au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non, adieu.

(*Grand-Simon sort.*)

SCENE XIV.

MARIN, FÉLIANTE, LISIDOR, CRISPIN, MIROBOLAN, DORINE.

LISIDOR.

Où est-il ton maître ?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCENE XV et dernière.

MARIN, FÉLIANTE, LISIDOR, GÉRALDE, MIROBOLAN, CRISPIN, DORINE.

LISIDOR.

Venez, Monsieur, de Bourges.

GÉRALDE, *se jetant aux genoux de son père.*

Ah ! mon père, je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Eh ! mon dieu, laissons tous ces beaux discours. Entrons au logis, et là nous discuterons toutes les choses. Allons, monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

FIN.









